

UN CHOIX  
DÉCHIRANT

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Un choix déchirant / Éliane Saint-Pierre

Nom : Saint-Pierre, Éliane, 1961-, auteure

Identifiants : Canadiana 20230079083 | ISBN 9782897838836

Classification : LCC PS8637.A45843 C46 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

**Canada**

*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ÉLIANE SAINT-PIERRE

UN CHOIX  
DÉCHIRANT

*Roman inspiré d'un fait vécu*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*Les orphelins du pont de Québec*, 2023

*Deux sœurs et un secret*, 2021

*Un nouveau départ pour Geneviève*, 2020

*Une promesse pour Alice*, 2017

*Yändicha : cœur sauvage*, 2016

*Plaines d'Abraham : la bataille de l'amour*, 2014

# PREMIÈRE PARTIE



# 1

Un jour d'octobre 1949, Cécile Masson se dirigeait d'un pas assuré vers son lieu de travail. Depuis près de trois ans, elle était vendeuse chez Dupuis Frères, où son père occupait un poste de comptable auprès de la haute direction. À la fin de ses études, Cécile aurait préféré s'inscrire à l'École Normale pour devenir institutrice, mais son père lui avait trouvé cet emploi dans le grand magasin des Canadiens français, à Montréal.

— Tu auras bien le temps de retourner aux études, lui avait-il assuré. En attendant, mets de l'argent de côté. Ce ne sont pas toutes les filles de ton âge qui ont la chance d'entrer chez un bon employeur et qui peuvent ainsi espérer gravir graduellement les échelons. Qui sait ? Tu seras peut-être un jour gérante d'un département ? Regarde mon parcours !

— Ton idée est bonne, avait admis Cécile.

La vérité était qu'elle s'était résignée à l'idée de suivre les recommandations de son père dont elle admirait le parcours. N'avait-il pas raison de se citer fièrement en exemple ? En effet, il avait transformé en tremplins tous les obstacles qui s'étaient présentés dans sa vie. En fille docile et raisonnable, tout autant que vive et intelligente, Cécile avait approuvé sa décision de lui faire connaître le marché du travail, ce qui n'était pas si fréquent, en effet. Cependant, elle savait qu'il ne s'agissait que d'une expérience bonne à prendre. Elle n'avait pas l'intention de faire comme son père. En son for intérieur, Cécile se disait que grâce à son salaire, elle économiserait

de l'argent pour payer plus tard son cours d'institutrice. *Pas question de renoncer à mon rêve*, se répétait-elle. Ce n'était qu'une question de temps.

Émile Masson était généreux et travaillant, il avait tôt quitté la ferme familiale pour s'établir dans la grande ville. Il était le modèle même du *self-made man*, l'image caractéristique de ceux ayant réussi après la fin toute récente de la Seconde Guerre mondiale.

Quand il voulait taquiner sa fille, il s'écriait : *Comme tu gagnes convenablement ta vie, profites-en pour amasser des sous pour ton trousseau!* Cette remarque pourtant joviale exaspérait Cécile. Elle haussait les épaules et levait les yeux au ciel.

— Papa! protestait-elle. Nous ne sommes plus à l'époque de nos grands-mères! Je ne veux pas me marier tout de suite ni avoir beaucoup d'enfants.

Cette réplique laissant poindre une certaine insolence visait indirectement sa mère. Cécile n'avait aucune intention de la blesser avec ces franches paroles, mais elle ne souhaitait pas suivre ses traces. Lorraine Masson, née Dubuc, avait passé son existence entière à la maison, s'occupant des tâches domestiques sans rechigner ni se poser de questions. Elle acceptait pieusement ce labeur que lui imposait sa condition de femme.

— Maman aurait voulu avoir une ribambelle d'enfants! ripostait Cécile, expliquant à son père qu'elle-même avait d'autres aspirations. Maman en rêvait alors qu'elle n'était qu'une toute petite fille, elle me l'a dit. Pourtant, elle n'en a eu que trois...

— C'est vrai, confirmait Émile Masson. Ta mère et moi, nous nous sommes mariés pour avoir une grosse famille. Malheureusement, ma Lorraine avait une santé fragile. C'est pourquoi nous t'appelons notre enfant miracle! Nous étions résignés à ne plus avoir de bébés après la venue de Diane et de Richard. Mais tu es née plus de dix ans après, alors que ta mère n'avait pratiquement plus

l'âge de donner naissance ! Ce fut une immense surprise. Cécile... Je souhaite seulement que tu sois aussi heureuse que ta maman, qui le fut tant comme épouse et comme mère.

Ces considérations sages et tendres lui revinrent en tête alors qu'elle poussa la porte de côté du magasin, réservée aux employés de Dupuis Frères. Elle salua des camarades de travail qui s'installaient à leur rayon respectif. Craignant d'arriver en retard, elle prit l'ascenseur et sourit à la préposée qui la fit monter jusqu'au dernier étage.

Gantée, portant un tailleur parme, un haut ajusté et une jupe large à plis, Josiane était rayonnante. Tous appréciaient son attitude affable et avenante. À chaque étage, des gens entraient et sortaient tandis que Cécile reculait pour les laisser passer.

— Il fait beau aujourd'hui, n'est-ce pas mademoiselle Masson ? fit remarquer Josiane. On se croirait encore en été.

— Oui, mais je n'ai pas pris de chance, rétorqua Cécile. J'ai écouté les conseils de ma mère et j'ai mis une petite laine.

— Vous avez raison, il faut toujours écouter sa mère, dit la femme en ouvrant les portes de l'ascenseur. Bonne journée, je vous souhaite des clients aimables et gentils !

Cécile emprunta le long corridor pour se rendre au vestiaire. Elle retira son cardigan lilas en laine angora, se coiffa en glissant la main dans ses cheveux châtain clair et posa sur sa blouse bleu ciel l'étiquette de métal sur laquelle son nom était inscrit en majuscules. En passant devant le grand miroir près de l'escalier mécanique, elle dessina de son doigt l'arc de ses sourcils. Se jetant un dernier regard, elle se trouva jolie.

Depuis quelques mois, après avoir travaillé au rayon des électroménagers, Cécile avait été mutée à celui des chapeaux pour femmes. Ce nouvel environnement lui plaisait à ravir. La mode étant l'une de ses passions, elle profitait de l'étalage de beauté et de fantaisie offert à une clientèle friande de nouveautés. Elle se

sentait comme une enfant au milieu d'un magasin de confiseries. Autour d'elle, il y avait des dizaines de couvre-chefs de toutes les formes et de toutes les couleurs : bibi à plumes vert d'eau, panama crème, canotier donnant envie d'un après-midi au soleil, parure évoquant un diadème pour femme fatale...

Avant de commencer sa journée, Cécile passa en revue sa marchandise, caressant le velours d'une cloche, et la paille d'Italie d'un délicat turban. Elle se rendit à la caisse, espérant que les ventes seraient fructueuses.

Puisque c'était un vendredi, les clients arrivèrent après le souper. Le magasin commença à se remplir. Cécile était contente, car elle réussit à convaincre deux clientes d'acheter une toque dite *pillbox* bordeaux pour l'une, et pour l'autre un chapeau à voilette, comme celui que portait la vedette du jour, photographiée dans *Photo Journal*.

La soirée avançait lorsqu'elle entendit ce qui lui sembla être des cris de gamins qui se chamaillent. Elle ne s'en inquiéta pas tout de suite. Puis elle se tourna pour voir d'où venait cette agitation. Autour d'une table, trois garçons s'amusaient à essayer des chapeaux. Alors, elle vit rouge. Comment osait-on toucher à sa marchandise ? Des garçons en plus ? Comment osait-on se moquer de son précieux trésor ? Elle se dirigea vers les impertinents intrus, l'air mauvais.

— Messieurs ! dit-elle d'un ton ferme. Que faites-vous là ?

Les trois amis se regardèrent en pouffant de rire.

— Mademoiselle n'est pas contente, dit l'un d'eux.

— C'est la faute à... c'est la faute à Hubert, dit l'autre en pointant le plus grand des garçons.

Cécile se pencha pour détailler le coupable. C'était un jeune homme dans la vingtaine, les cheveux noirs coupés en brosse, le regard sombre et malicieux. Il portait un veston marine arborant l'écusson de la faculté de Droit brodé sur une poche.

Elle resta figée quelques instants devant lui, ne sachant plus quoi dire. Mais sa colère dépassa son hésitation.

— Vous êtes un étudiant, s'écria-t-elle, et vous agissez comme un enfant ! Ces articles ne vous appartiennent pas. De quel droit osez-vous les toucher ? Remettez-les à leur place. Je pourrais appeler le gérant et vous seriez obligés d'acheter ce que vous avez sali.

— N'exagérez rien, mademoiselle, répondit doucement Hubert, nous nous excusons.

— Allez-vous-en et ne revenez plus ici.

Les trois jeunes hommes se regardèrent en essayant de ne pas éclater de rire à nouveau. Cécile était rouge de honte et de colère tandis qu'elle replaçait les chapeaux qui avaient été touchés. Elle revint à sa caisse, car la journée tirait à sa fin et elle devait se presser pour faire le bilan de ce vendredi. Comptant les dollars et les cents, elle ne parvenait pas à se concentrer. Sans cesse, elle revoyait ce garçon au regard ténébreux. *Qu'est-ce qu'on leur enseigne donc à l'université ?* marmonna-t-elle. *Ce sont des adultes qui se comportent comme des voyous ! Aucun respect pour ce qui ne leur appartient pas. J'espère qu'ils ne reviendront plus jamais.*

Elle reprit par trois fois ses additions en soupirant très fort, puis jeta un coup d'œil à sa montre : il ne lui restait plus que quelques minutes avant la fermeture du magasin. Elle n'était pas fâchée. La perspective de rentrer tranquillement chez elle lui parut bien agréable.



## 2

Le dimanche, jour de congé, était toujours le bienvenu. Dès le matin, les Masson étaient en joie. Cécile mettait ses plus beaux vêtements pour aller à la grande messe avec ses parents. Ils fréquentaient l'église Saint-Louis-de-France, sur la rue Roy. C'était l'occasion de se recueillir, de rendre grâce à Dieu et de Lui demander qu'Il veille sur la famille. La mère était la plus pieuse des trois. Orpheline à trois ans, Lorraine avait été élevée par une tante qui l'avait fait prier à genoux plusieurs fois par jour. Devenue adulte, Lorraine avait voulu entrer chez les Carmélites, mais elle avait rencontré Émile. Son désir d'enfant l'avait fait changer d'idée. Lorraine savait être joyeuse, mais elle était fondamentalement stricte, scrupuleuse et pieuse.

Depuis que son fils Richard était missionnaire en Afrique et que sa fille Diane vivait en Californie, elle protégeait Cécile comme un trésor, veillant sur elle à tout instant. Sans l'avouer ouvertement, elle souhaitait que sa benjamine devienne religieuse, mais elle sentait bien qu'elle n'avait aucun pouvoir sur la tournure de son destin. À bientôt vingt ans, et surtout depuis qu'elle travaillait chez Dupuis Frères, Cécile se libérait peu à peu du joug maternel. Épanouie et entêtée, la jeune fille n'avait pas l'intention qu'on lui dicte ce qu'elle ferait plus tard.

Après la messe, Émile annonça à Lorraine et à Cécile qu'il devait partir travailler.

— Dans quelques semaines, ce sera le temps des fêtes et le patron m'a demandé de faire l'inventaire, expliqua-t-il. Je reviendrai à temps pour le repas de ce soir.

Lorraine l'embrassa sur la joue, puis elle épousseta son veston d'un geste délicat et affectueux. Un instant plus tard, Émile héla un taxi. Cela irait plus vite que de retourner à la maison prendre son automobile.

La mère et la fille se dirigèrent à la maison de la rue Saint-André, bras dessus bras dessous, profitant de l'air encore doux de ce mois d'octobre qui tirait à sa fin. Lorraine commenta l'homélie du curé, tandis que Cécile raconta qu'elle avait vu M<sup>me</sup> Plante, une voisine, cogner des clous malgré les envolées du prêche.

— C'est bien impoli, dit Lorraine. Monsieur le curé a pourtant toujours le don de nous ramener dans le droit chemin. Lorsqu'il nous a rappelé d'aimer nos voisins, même lorsqu'ils nous dérangent, cela m'a fait réfléchir...

Cécile approuva en silence. Elle aussi écoutait attentivement le prêtre et mettait ses recommandations en pratique. Sa préférée était de toujours faire en sorte d'être charitable.

— Oh! s'exclama Lorraine en montrant du doigt leur petit balcon qu'un gros érable ombrageait.

— C'est Paulette, répondit Cécile. Je lui ai dit de m'attendre. Ça ne te fait rien qu'elle passe un moment avec moi, n'est-ce pas?

— Bien sûr que non. Je vais faire ma bonne soupe du dimanche. Elle pourra même dîner avec nous si cela lui dit.

— Merci maman, dit aussitôt Cécile.

Paulette se leva pour les accueillir. Elle s'était assise sur la chaise berçante des Masson en attendant son amie.

— Comme tu es belle, Cécile! s'écria-t-elle. Ce manteau bleu royal te va à ravir. Et ce feutre orné de fleurs! Tu ressembles à une vraie carte de mode.

— J'ai la chance de travailler dans un milieu que j'apprécie, reconnut Cécile, flattée. Je sais avant tout le monde ce que sera le dernier cri. Tiens! Je vais chercher une chaise. Il fait si beau aujourd'hui.

— C'est l'été indien, nos derniers jours chauds, même si nous sommes déjà en automne, souligna Paulette. On est bien ici sur le perron.

Les deux jeunes filles se connaissaient depuis l'école primaire. Voisines, elles étaient comme deux sœurs tant elles s'entendaient bien.

Cécile avait pris soin de se changer pour ne pas salir son beau manteau neuf. Sur sa robe des jours de congé, elle avait posé un châle de laine que sa mère avait tricoté. Elle semblait songeuse. Paulette lui en fit la remarque.

— Je n'ai rien, dit Cécile, toujours pensive. Je pense simplement que je ne travaillerai pas toute ma vie chez Dupuis. Je sais que ça fera de la peine à papa. Quant à maman, je devine le fond de son cœur : elle voudrait que j'entre chez les sœurs, comme Richard, mon frère, qui est missionnaire en Afrique.

Or, Cécile était de plus en plus résolue à poursuivre ses études. Paulette l'encouragea.

— Pourquoi ne suis-tu pas des cours par correspondance ?

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la formation à distance était de plus en plus populaire.

— Tu pourras toujours continuer de travailler chez Dupuis Frères, précisa-t-elle, tout en t'instruisant à la maison.

— Quelle bonne idée ! Je n'y avais pas pensé, s'exclama Cécile.

— C'est mon fiancé, Louis, qui m'en a parlé pour la première fois. Il veut devenir mécanicien, et pour cela, il doit connaître l'anglais. Tu comprends, nous allons nous marier l'an prochain, et nous voulons solidifier notre situation financière.

Paulette Laflamme avait deux ans de plus que Cécile. Employée à la Dominion Textile, elle avait rencontré son amoureux alors

qu'il était concierge dans cette entreprise qui comptait des milliers de salariés. Cécile avait d'ailleurs songé pendant un certain temps à suivre son amie, mais Émile l'en avait dissuadée.

— Non, ma fille, tu n'iras pas à la DomTex. Ta sœur s'y plaignait des conditions de travail difficiles. Je suis heureux de la savoir aux États-Unis, loin de cette usine.

Paulette ne critiquait pas son employeur, mais Cécile n'était pas sans savoir que ses journées étaient fort longues. La guerre avait fait fonctionner à fond les machines de textile ; maintenant, la syndicalisation commençait à perturber ce système qui connaissait une baisse de productivité.

— Les temps changent, déclara Paulette. On nous avait bien dit que ce ne serait plus pareil quand la guerre serait finie. Je n'avais jamais imaginé que ça serait si compliqué.

— Pourquoi es-tu inquiète ? s'enquit Cécile.

— Pendant la guerre, les hommes étaient au front et on a eu besoin des femmes pour faire rouler l'économie. Maintenant que les soldats sont revenus, certains voudraient que nous retournions à la maison, pour nous occuper du mari et des enfants.

Cécile soupira. Une famille... Pour l'instant, c'était bien la dernière de ses envies.

— Mais toi, Paulette, que veux-tu faire ? demanda-t-elle.

— J'aimerais bien rester au foyer, faire la popote, bercer mes petits, mais la vie coûte trop cher. Même s'il réussit à devenir mécanicien, Louis pourra-t-il nous faire vivre ? Depuis l'âge de seize ans que je travaille, je ne m'imagine pas sans salaire, être obligée de demander un seul dollar à mon mari. Et toi, Cécile ?

— Je ne veux pas me marier tout de suite ! s'écria-t-elle aussitôt avec véhémence.

— Ne dis pas de bêtises! rit Paulette. Je te connais trop pour savoir que tu ne resteras jamais une vieille fille.

— Paulette, je te l'affirme: si je ne rencontre pas l'homme idéal, je ne me marierai pas!

— Et Raymond?

Cécile se retint pour ne pas se mettre en colère.

— Raymond est un gentil voisin, mais ce n'est pas un garçon pour moi. Tu le sais bien et c'est la raison pour laquelle tu me taquines, n'est-ce pas?

— Ton homme idéal, autrement dit le prince charmant, n'existe pas, Cécile. Tu es irréaliste.

— Ça ne sert à rien de discuter, déplora Cécile. Tu as des idées fixes et tu n'en démordras jamais. Je suis tout simplement une fille qui a du caractère. Je sais ce que je veux et je sais surtout ce que je ne veux pas. Par exemple, je veux me marier à l'église. Car le mariage, c'est pour la vie! Je ne suis pas bigote, mais j'ai été élevée par une mère croyante et il n'est pas question que je fasse comme l'une de mes cousines qui a choisi de vivre avec son amoureux sans cérémonie religieuse.

— Ils sont accotés? s'écria Paulette qui mit une main contre sa bouche comme pour effacer un gros mot. C'est bien comme cela que l'on dit, non?

— Ne dis pas ça! ordonna Cécile qui trouvait parfois que son amie était trop spontanée. Ma cousine a choisi de vivre ainsi et je la respecte, mais ce n'est pas mon choix.

— Je m'excuse, tu as raison. Moi aussi, je ferai un mariage religieux, même si, selon certains intellectuels, il paraît que cela se fera de moins en moins. Louis m'a même dit que la majorité des gens n'iraient plus à l'église dans quelques années! Je ne le crois pas.

Paulette se mit à tordre entre ses doigts un pan de sa jupe marine. Elle paraissait hésitante, comme si elle voulait dire quelque chose de grave. Elle ne cessait de regarder au loin. Tout à coup, elle dit d'une traite :

— Je vais te faire une confidence : Louis et moi, nous avons fait l'amour.

Cécile eut le souffle coupé, ses joues s'empourprèrent. Son cœur battait à tout rompre. Elle tourna la tête pour s'assurer que sa mère n'ait rien entendu, même si cela était impossible puisqu'elle était à l'intérieur de la maison.

— Quoi? siffla-t-elle. Tu as couché avec ton fiancé avant le mariage? Mais c'est un péché!

Elle avait du mal à contenir sa surprise et sa gêne. Pourquoi son amie osait-elle lui avouer un tel secret?

— Surtout, promets-moi que tu ne le diras à personne. C'est Louis qui a insisté pour que je lui prouve mon amour. J'avais peur de le perdre. C'est arrivé très vite. Je ne le regrette pas, mais si je tombe enceinte, je devrai me défaire de l'enfant, le donner en adoption. Par après, j'ai eu peur que Louis me quitte quand même, c'est pour ça que je lui ai tout de suite parlé de mariage.

— Moi, je ne ferais jamais ça! décréta Cécile, outrée.

— Cécile, ne me juge pas. Tu ne sais pas ce qu'est l'amour. Et encore moins ce que signifie le désir. Et n'oublie pas que j'ai deux ans de plus que toi. Bien des choses peuvent changer en deux ans, je te le dis.

— Oui, je sais ce qu'est l'amour! glapit Cécile, vexée.

Paulette éclata de rire. Elle n'avait jamais vu son amie avec une telle expression. Elle voulut en savoir plus quand Lorraine surgit :

— À table, dit-elle, la soupe est prête!

Cécile évita le regard de Paulette lorsque celle-ci la suivit pour entrer dans la maison.

Toutefois, se rappelant le sermon du curé, elle se reprit intérieurement. En effet, il ne fallait pas juger. Sa cousine s'était mariée civilement, et voilà que sa meilleure amie avait cédé au péché de la chair. Elle demanda au Seigneur de leur pardonner, puis elle lui demanda d'avoir la force de toujours faire preuve de charité.